

## Le champ social et la psychanalyse <sup>1</sup>

Marie-Jeanne GÉRARD-SEGERS

(59) Un phénomène de société unique et sans précédent se déroule aujourd'hui sous nos yeux. Tandis que, d'un côté, les progrès de la science hissent l'homme à un niveau quasiment divin, lui accordant un pouvoir pratiquement illimité sur la vie et la mort (de la nature, des animaux et des hommes), d'un autre côté, un brassage de cultures et de peuples ébranle toutes les certitudes voire heurte des milliers de gens les uns contre les autres avec la violence du génocide et, simultanément, une crise économique, sociale et politique aussi douloureuse qu'inégale réduit certaines couches de la population à des conditions de vie d'une telle précarité que le statut même d'humain en devient problématique ; parqués (60) dans des camps, sans domicile fixe, sans « adresse », sans nom, sans statut, sans droits..., exclus, coupés du monde.

Les symptômes de cette société occidentale s'appellent « suicide », « toxicomanie », « inceste », « délinquance », « génocide ». Ils sont les signes du caractère sans limite des nouvelles pathologies d'une nouvelle société ; mais y a-t-il encore société ? y a-t-il encore lien social ?

Il n'y a société que sur fond de Culture, or l'exclusion, dans tous les sens du terme, mine de l'intérieur la Culture. La Culture est « la somme des actions et des institutions par lesquelles s'opère la rupture avec l'animalité et la nature ; elle protège l'homme de la nature et elle règle les relations des hommes entre eux » <sup>2</sup>. La Culture est un patrimoine commun de faits culturels qui fait lien social entre des sujets. Le fait culturel, quant à lui, renvoie à trois ancrages :

---

1 Conférence donnée le 7 novembre 1995 dans le cadre de la Journée d'étude de la Ligue Wallonne de Santé mentale sur le thème « Questionnement éthique... Débat public ? »

2 S. FREUD, *Malaise dans la civilisation* (1929), Paris, PUF, 1971.

la langue, le mythe et la coutume. Or, ces ancrages sont chez nous éclatés du fait d'un brassage culturel spontané dont il n'est fait aucun cas, qui n'a parfois droit à aucun respect. Or, la Culture est une fabrique de traces mnésiques, de souvenirs qui ne cessent d'agir sur le présent. Elle offre un véritable spectacle, un ensemble de survivances dans le présent qui font d'elle plus qu'une abstraction, mais un être psychique doté de substance, mélange à la fois chaotique et ordonné de passé et de présent. Elle constitue, institue, l'identité d'un sujet.

Le désaveu de l'importance de la culture pour un groupe d'hommes déterminés et sa dissolution involontaire par la globalisation des interventions, provoque la panique et induit l'insécurité sociale ; le lien se dénoue, car ce désaveu invalide un ensemble de références fondamentales pour un sujet, qui ne fait dès lors plus l'objet d'une reconnaissance sociale, perd toute identité, panique. Les « symptômes » de la société sont les indices de cette panique.

Mais à cette insécurité répond déjà le développement d'un « marché de la sécurité ». Réparation, restitution, compensation, conciliation, probation, travail d'intérêt général, médiation... sont les « maîtres-mots » d'une justice (61) négociée aujourd'hui<sup>3</sup>. Ils ont leurs équivalents socio-sanitaires et la prévention, finalement, mélangera le privé et le public, l'aide et la contrainte, l'assistance et le contrôle.

Freud a abordé les problèmes sociaux, de civilisation et de psychologie collective dans la seconde partie de son oeuvre, ce qu'on appelle son oeuvre sociale : *Pourquoi la guerre ?*, *Moïse et le monothéisme*, *L'avenir d'une illusion*, *Malaise dans la civilisation*, *Totem et tabou*. Freud était juif ; il habitait Vienne ; il a connu la première guerre mondiale et l'imminence de la seconde, avec la montée du nazisme il avait des raisons personnelles de s'intéresser à la violence, la guerre et la persécution. Sa *Psychologie collective* énonce les grands axes du fonctionnement des collectivités, de ce qui fait lien social et de ce qui menace celui-ci : meurtre du père, culpabilité, loi ; identification (au chef et aux pairs) ; unification (Eros) contre dispersion et division (Thanatos).

Pour lui, les institutions tout comme les névroses, constituent des tentatives de répondre à la question du « bonheur » ; le « malaise » est le prix à payer pour la réussite, toujours partielle, toujours précaire, des institutions ; la « souffrance névrotique » est le prix à payer par la névrose... Etudier les unes (institutions) et les autres (névroses) avait pour Freud quelque chose d'équivalent. Cette remarque est encore pertinente aujourd'hui et, en particulier, dans la conséquence suivante : les institutions que nous représentons ici, réunies que nous sommes pour réfléchir sur la coordination et la concertation de leurs actions, affrontent des difficultés *de même ordre et de même origine* que les symptômes qu'elles ont à gérer, traiter, prévenir... Les structures sont habitées par des hommes et elles en portent la marque ; il n'y a pas de logique capitaliste sans capitalistes. De la même manière, les institutions d'une société sans limites souffrent d'une difficulté à poser les limites.

De ce point de vue, je m'étais arrêtée, il y a quelques années, au commentaire d'E. Enriquez, tiré de son ouvrage *De la Horde à l'Etat* qui

---

3 Y. CARTUYVELS, *Insécurité et prévention en Belgique : les ambiguïtés d'un modèle « global-intégré » entre concertation partenariale et intégration verticale* (Soumis pour publication).

(62)analyse la pertinence des oeuvres sociales de Freud dans la société des années '80<sup>4</sup>. En un retour de la réflexion sur les origines de l'Etat moderne, il dit que nous sommes dans une société centrée sur le service des biens, au contraire des sociétés antiques.

Nous sommes dans une société où *l'économie est prépondérante et le pouvoir étatique obsédant*. Au contraire, la société antique et mythique constituait une entité ayant le sens psychologique d'une collectivité, une communauté au sens plein du terme, offrant en son sein la possibilité pour chacun de ses membres d'y être sujet de sa communauté, de recevoir, de gérer et de laisser s'installer la dimension psychologique de l'homme, spirituelle, transcendante, irrationnelle, tragique, d'une manière unifiée. Ces sociétés étaient accordées à la nature et sans systèmes de pouvoir séparés, peuplées de dieux intervenant dans les affaires des hommes, insoucieuses de transformer le monde, vivant dans le mythe et la tragédie.

Nous souffrons d'être les *descendants de conquérants* aveugles à l'objet de leurs conquêtes, à la valeur psychologique de celles-ci, que ce soit des hommes, des peuples, de l'argent, des connaissances scientifiques ; nous sommes issus d'une société omnivore et morcelante. Une société voulant soumettre la nature, s'étendre sur la totalité du globe, conquérir et dénombrer tous les peuples, même les plus reculés. Les difficultés sociales d'aujourd'hui ont aussi cet héritage très précisément.

www

Aujourd'hui, je propose quelques réflexions qui sont pour moi actuelles.

1. *Les acteurs du champ psycho-médico-social* sont « partagés ». Je l'ai exprimé d'une manière lapidaire dans l'argument que vous avez reçu aujourd'hui ; ils sont partagés entre une démarche de dévoilement des pulsions chez les sujets qui les consultent et une démarche de refoulement de ces mêmes pulsions. Lorsqu'on a quelqu'un qui souffre en face de soi, on a (63)envie de l'écouter, de l'entendre, parfois de l'« aider », dans son problème, sa frustration, sa demande, sa souffrance ; bref, de lui donner « raison » contre l'injustice du monde. Cela participe d'un dévoilement du désir. La réaction spontanée peut être de vouloir « faire » quelque chose pour cette personne. Mais, n'y a-t-il pas là un malentendu ; a-t-on le pouvoir de satisfaire ces désirs ? Non, en réalité on peut seulement, dans le meilleur des cas, déplacer les contraintes et ce déplacement des contraintes ne fait que perpétuer le « malaise » dans la civilisation, malaise inévitable puisqu'il résulte du prix à payer pour vivre ensemble. Que pouvons-nous proposer d'autre en tant qu'acteurs de ce champ social ? Nous proposons d'aider un sujet à s'aider ; cela suppose qu'il y ait une demande, ce qui n'est pas toujours le cas. Pour les usagers de drogue, par exemple, qui demande et quelle est la demande ?

Cette difficulté est propre à l'objet même dont il est question ici : la souffrance sociale dont nous constituons l'adresse. Cette difficulté a été très bien décrite par les deux termes de l'antinomie, termes par lesquels Michel

---

4 E. ENRIQUEZ, *De la Horde à l'Etat. Essai de psychanalyse du lien social*, Gallimard, Paris, 1983.

Foucault a défini en 1972<sup>5</sup> le rapport de l'homme à la *guérison* et à la *civilisation*. Le premier terme de l'antinomie est le suivant : dans la folie l'homme découvre *sa vérité* et c'est à partir de cette vérité, du fond même de sa folie, qu'une guérison est possible ; mais, le deuxième terme de l'antinomie énonce que : la vérité humaine que découvre la folie est l'immédiate contradiction de ce qu'est la *vérité morale et sociale* de l'homme ; dès lors, poursuit Michel Foucault, le moment initial de tout traitement sera la répression de cette inadmissible vérité, l'abolition du mal qui y règne, l'oubli de ces violences et de ces désirs. Il dit encore ce fait, pointé par lui comme historique : avec Freud, dans la relation médecin-malade, le symptôme devient sujet. Il n'est pas sûr que nous ayons progressé sur ce point.

Soit un domaine qui m'est assez familier, celui des relations entre la psychologie et le droit. On m'a raconté l'histoire suivante. Un juge bruxellois engage des psychologues indépendants qui viennent de sortir (64) de l'université (ils n'ont pas d'expérience et cherchent du travail, à tout prix) pour faire l'expertise d'enfants qui ont été abusés sexuellement par leurs parents. Ces psychologues procèdent à l'interrogatoire d'un enfant, selon un questionnaire préparé d'avance et en présence d'un inspecteur de police. L'ensemble est enregistré sur cassette vidéo. Après quoi, ces psychologues rédigent leurs conclusions et répondent à la question cruciale : l'enfant a-t-il menti, a-t-il dit vrai, dans les déclarations qui compromettent ses parents ? Comme preuve à l'appui de leurs conclusions, on peut au procès passer des extraits de la cassette vidéo. L'enfant, pas plus que les parents, ne sont en cette circonstance « sujet » de quoique ce soit. Ils sont les objets de la justice qui, il n'y a pas de doute, doit être faite. L'intervention des psychologues en cette affaire est une méprise : ils ne sont pas « psychologues » pour cette famille, dans la mesure même où ils sont auxiliaires de la justice.

Ces psychologues, trop heureux de trouver du travail, acceptent de faire n'importe quoi. La nature des enregistrements est-elle révélée à l'enfant ? On ne sait quelle réponse a les conséquences les plus fâcheuses : cachée, on est dans le mensonge, l'abus de confiance et le manquement aux droits de l'enfant ; révélée, on est dans l'impudeur, le voyeurisme, la mise en scène exhibitionniste dont les conséquences pour l'enfant sont incalculables, tandis que les effets de déviation de la vérité de son discours sont, eux, évidents.

On n'a jamais fait autant de cas de la parole d'un sujet qu'aujourd'hui, on ne l'a jamais autant bafouée : pas de limite, c'est une expression qui ne concerne pas seulement le corps, mais aussi le langage ; il existe peut-être un *inceste dans le langage*, selon l'expression très heureuse de Christian Dubois<sup>6</sup> pour désigner cette absence de respect de l'autre en sa parole. Les innombrables exemples tirés de l'expérience quotidienne dépassent la fiction (les confusions des générations montées de toutes pièces et ensuite cachées aux enfants, où les parents sont les (65)grands-parents, les frères, pères, etc.) Ces exemples sont tirés de nos expériences de praticiens faut-il

---

5 M. FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

6 Ch. DUBOIS, « Ceux qui voient des fantômes sont ceux qui ne veulent pas voir la nuit », *Le Bulletin freudien*, n° 25-26, juin 1995, p 137.

accepter que nos institutions fassent de même ? Je ne le crois pas ; il faut éviter que des institutions qui représentent la loi ou que des institutions qui sont destinées à soigner, soient structurées de la même manière que les symptômes qu'elles sont censées guérir...

2. Que recouvre le « *sentiment d'insécurité* » qui mobilise l'Etat d'autant plus que la nature de cette insécurité demeure finalement énigmatique, les conséquences semblant toutefois quant à elles sans ambiguïté : une pénalisation croissante du champ social. Ce sentiment d'insécurité peut être imaginaire, comme il peut être réel : les « piliers de l'interdit »<sup>7</sup> ne seraient plus à leur place. C'est le chef (ou une idée ayant un puissant pouvoir sur les individus), dit Freud dans *Psychologie collective et analyse du moi*, qui fait l'unité dans la masse ; il est, ce chef, l'écran de la projection de l'idéal du moi de chacun des membres de cette collectivité, moyennant quoi ces membres se reconnaissent entre eux comme semblables et sont unis les uns aux autres, ainsi qu'au chef par un lien érotique {?}. Ce chef peut être abstrait, ce peut être une idée. Ce chef, quelle que soit sa forme, vient-il à manquer et c'est la panique ; le lien social se défait totalement, chacun pour soi. C'est une analyse possible de l'insécurité d'aujourd'hui que l'on essaye de canaliser à grand renfort de repères ; mais il ne s'agit que de digues qui retardent ou empêchent un déferlement et pas de structure qui institue un lien social. Ici encore, ce serait la coupure (du sujet et de sa culture, donc des sujets entre eux) qui décime le champ social.

3. La *culture brisée* : des sujets qui ont immigrés sont coupés de leurs ascendants (ancêtres et valeurs). Couples mixtes, choc des cultures, métissage. Dans le cas de pays anciennement coloniaux, ils parlent la même langue que les anciens maîtres et ont, jusqu'à un certain point, la (66)même origine. Ils ne peuvent se légitimer d'un passé glorieux qui doit être revivifié. Leur passé ne leur appartient pas : il appartient soit à la mère patrie qu'ils ont reniée, soit à « l'ancienne civilisation détruite dont les descendants sont méprisés et ne savent plus rien. Ils vivent une crise d'identité constante, sans passé, sans avenir anticipable, sans présent légitimé »<sup>8</sup>. Issus d'anciennes colonies ou non, ils se trouvent toujours devant une situation paradoxale : *s'intégrer* et trahir leurs valeurs d'origine, valeurs des pairs et des pères, métaphore du père. *Ne pas s'intégrer* et rester fidèles à ces valeurs, c'est-à-dire offenser le pays d'adoption ; différence devient rapidement antagonisme.

4. L'existence de la « *pulsion de mort* » est souvent oubliée ou sous-estimée par les travailleurs sociaux. Son activité est cependant explicitement à l'oeuvre dans la civilisation elle-même. Tout progrès, même technique, a pour corollaire inévitable des conséquences négatives. Toute pensée, tout programme politique, peut être perverti. Toute loi peut être contournée... Enriquez, commentant Freud, rappelle, par exemple, que la civilisation veut lutter contre l'agressivité

---

7 Selon l'expression de P. Legendre pour désigner l'interdit de l'inceste et du meurtre, qui sont pour lui un seul et même interdit. Ces interdits sont au fondement de l'humanité de l'homme. Sans ces piliers, l'homme basculerait dans la folie et le crime. On notera que cet interdit n'est autre qu'un impératif de distinction, de discrimination entre les générations (inceste), entre les corps (meurtre, suicide) et de respect de la parole.

8 Ces propos sont tenus par Eugène Enriquez dans sa thèse de socio-psychanalyse, op. cit.

humaine, mais qu'elle n'essaie pas de la supprimer. La stratégie, décrite dans *Malaise dans la civilisation* est double : il faut renforcer la cohésion interne du groupe et désigner un ennemi extérieur, l'un n'étant pas dissociable de l'autre. L'Allemagne nazie en constitue un exemple littéral.

Parmi les aspects de la pulsion de mort il y a la compulsion de répétition : sa nature est démoniaque parce qu'elle vise à dissoudre le vivant organisé par Eros. D'autres aspects sont l'agressivité et la destruction, l'ambivalence, le sadisme, le masochisme et la haine. Elle peut aussi se présenter comme intriquée à la pulsion de vie ; une de ces formes exemplaires, c'est le narcissisme dans sa dimension de négation du réel et négation d'autrui ; lorsque le réel et autrui ne sont là que comme instruments de la satisfaction d'un individu, comme témoignage de ce que le désir infantile et archaïque d'être seul au monde peut devenir réalité. Elle révèle la dimension mégalomane, du désir de toute-puissance (67) de l'individu : la présence d'une autre pensée, d'un autre corps rendrait ce rêve impossible. De là dépend l'acceptation ou la négation d'autrui, la prise en compte de l'autre et de son désir dans notre destin.

Cela se traduit par le fait que l'on croit pouvoir s'engager, comme on le ferait « sous contrat », à éradiquer le mal... Les conséquences sont, au contraire, toute différentes d'une prise en compte de la pulsion de mort et de son action dans le social ; cette prise en compte évite des projections grossières telles que celles du « caractère dangereux des pauvres », de « l'infériorité physiologique des femmes » ou « la ruse des juifs ». « L'expérience clinique, dit André Green, bute sur l'obstination (du sujet) à entretenir le conflit psychique »<sup>9</sup>. L'hypothèse de la pulsion de mort vient de l'observation dans la clinique individuelle et sociale d'une « machination du masochisme qui s'accroît au dépend du plaisir de vivre, où l'état de guerre interne est préféré à la jouissance de l'objet »<sup>10</sup>.

5. Le *refus de guérir* : celui qui s'engage à guérir les gens à tout prix offre, par l'insistance de son désir une prise à ce paradoxe de la souffrance, pour lequel je vous renvoie à un texte de J. Florence, dans *Ouvertures psychanalytiques*<sup>11</sup>.

6. « Là où *la parole* se défait commence la violence » (Lacan) ; or, les conditions sociales actuelles sont totalement défavorables à la parole. Qu'est-ce que la parole ? La « parole » est indissociable d'une certaine écoute ; cette écoute est caractérisée par une certaine abstention, un devoir de réserve et de discrétion que l'on l'appelle « secret professionnel », « vie privée » ou autrement...

Qu'est-ce que une « parole » ? Ce n'est certes pas la réponse à un questionnaire standardisé, effectuée sous un contrôle policier, fût-il bienveillant. C'est, comme le proposait Ferdinand de Saussure, *le langage* (68) *moins la langue*, soit tout ce qui tient à l'énonciation, à des mots mais aussi des symboles et des rites, aussi une certaine manière de sortir les mots du corps, qui est quant à elle physique, physiologique. Autrement dit, cette parole qui guérit ne prend effet en ce sens que lorsqu'elle trouve un

---

9 A. GREEN, *La folie privée. Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990, p. 11.

10 Ibidem.

11 J. FLORENCE, *Ouvertures psychanalytiques*, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1985, pp. 323-331.

entendeur. Celui de la psychanalyse, dans la cure, est remarquable par son abstention. Celui du champ social risque d'ensevelir, avant qu'il ait eu le temps de s'exprimer, les sujets sous une panoplie d'interventions qui laissent leurs questions mêmes, leurs demandes inouïes. Certains n'ont plus d'adresse, ils n'ont même plus de langue.

Les choses atteignent un sommet lorsqu'il est question du secret professionnel, du devoir de discrétion, de la déontologie si importante qu'elle constitue une des conditions mêmes de l'écoute. C'est au contraire que l'on assiste : la vie des gens est filmée, racontée, montrée, étalée dans un voyeurisme qui culmine dans les possibilités médiatiques d'aujourd'hui, au regard desquels le Panopticon de J. Bentham faisait figure d'un pâle bricolage. Bien sûr les gens témoignent, mais on a créé la demande d'exhiber.

7. Je ne peux manquer d'être frappée par des témoignages de praticiens concernant la multiplication des pratiques incestueuses de parents avec leurs enfants parfois à partir de l'âge de trois ans. C'est ce que l'on entend dans la pratique clinique avec les enfants et les adolescents. Il y a l'inceste réel et l'inceste dans le langage, soit le non-respect de l'autre comme être distinct, différent par rapport auquel j'ai un devoir de réserve. Il n'y a pas de toute-puissance sur l'autre, même au nom de la thérapeutique, de la prévention ou de la sécurité. Interdit de l'inceste, interdit d'indistinction, interdit de toute-puissance pour un sujet sur un autre sujet. C'est vrai pour le corps, c'est vrai pour la parole. Fécondations à tout vent, mensonges sur les filiations, véritables montages sur les filiations, pères éphémères par l'effet-mère, voyeurisme, impudeur, utilisation de la parole d'un sujet ce dont souffre notre champ social ne peut en aucun cas entrer dans la composition des interventions psychomédico-sociales. On ne peut pas, ici, guérir le mal par le mal.

### Conclusion

(69) Dévoilement des pulsions ou censure de celles-ci ? Quelle est la position de la psychanalyse dans le champ social ? Prenons exemple sur Freud qui s'est maintenu sur une crête à l'intersection des deux versants de toute pratique clinique. J. Florence le rappelle<sup>12</sup>. « D'un côté, il ne s'est jamais dérobé à la question du but de la psychanalyse en tant que psychothérapie, en tant que traitement au sens médical du mot. (...) Mais, d'un autre côté, il a affirmé envers et contre tout l'irréductibilité de la visée de la psychanalyse à toute optique d'adaptation à la réalité, de retour à la normale, de correction du comportement. L'analyse conduit le sujet à ce qu'il a de plus singulier et contre quoi, paradoxalement, il se défend de toutes ses forces et sans le savoir : son désir en tant que soumis à la castration ». A cet égard, rappelle Florence, « l'éthique de la psychanalyse se fonde sur une ouverture à la question du désir et de la différence sexuelle que tout conspire à refermer et dont aucune thérapie ne peut "guérir". »

Finalement, il semble acquis que pour qu'il y ait humanité, il faut qu'il y ait interdit, que cet interdit est interdit de la confusion des générations, limite à la toute-puissance individuelle. L'inceste est un fait antisocial auquel, pour exister, la civilisation a dû renoncer. Dès lors, on peut affirmer que le rapport

---

12 Ibidem, pp. 271-272.

entre la pulsion et la Culture est impossible. Le principe fondateur secret de la civilisation est et reste la répression pulsionnelle. Peut-on, comme acteur social, se situer à la fois du côté du dévoilement pulsionnel et du côté de la répression de ces mêmes pulsions ? Je crois que non. Depuis Freud, et d'autres, le fonctionnement des institutions n'a pas changé ; il impose à ses sujets la croyance et institue une censure pour protéger le secret (sexuel) qui la fonde.

La coordination et la concertation sont, certes, d'actualité, mais elles doivent se concevoir dans le maintien strict de la spécificité de chaque discipline. Il faut prendre position contre une globalisation des interventions, (70) où tout est dans tout<sup>13</sup>, et un consensus où il n'est plus possible de dialectiser les problématiques. On court, en effet, le risque de passer d'une situation de bonne entente entre les praticiens, où chacun fait de tout dans l'indistinction épistémologique de l'appartenance des interventions, à l'exclusion de toute pensée autre, de toute différence, de toute opposition, c'est-à-dire au renoncement à l'esprit critique.

---

13 Il devient d'une pratique courante de « faire parler les gens de leurs problèmes » pour les remettre au travail ; les psychologues et les thérapeutes sont encouragés à se compromettre avec le secteur pénal ; les juges se font thérapeutes et, d'une manière générale, tout le monde fait du « psy ».